



La question de l'adresse dans les Mémoires de Jean-François Marmontel

Anne Coudreuse

► To cite this version:

Anne Coudreuse. La question de l'adresse dans les Mémoires de Jean-François Marmontel. Genviève Haroche. La destination de l'œuvre ou l'œuvre adressée, Jul 2007, Montpellier, France. Université François Rabelais, Tours, pp.55-61, 2008. <hal-00655179>

HAL Id: hal-00655179

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00655179>

Submitted on 27 Dec 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La question de l'adresse dans les *Mémoires* de Jean-François Marmontel

Anne COUDREUSE

Université Paris 13, Institut universitaire de France

Il s'agit d'étudier la question de l'adresse dans les *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants* de Jean-François Marmontel, publiés en 1807. L'incipit redouble le titre: « C'est pour mes enfants que j'écris l'histoire de ma vie ; leur mère l'a voulu. Si quelque autre y jette les yeux, qu'il me pardonne les détails... ». Déjà s'inscrit la double destination du récit du mémorialiste, ce qui pose évidemment la question de l'adresse à la postérité, par-delà ses enfants, qui garantissent la vérité et l'authenticité du texte, du moins dans ses intentions. Cette question du ou des destinataire(s) est à articuler avec la dimension pathétique des *Mémoires* qui en fait également un texte adressé, mais cette fois au sens d'une rhétorique discursive et argumentative. Il faut également la mettre en relation avec la nature historique de cette entreprise. Le récit de la vie privée s'efface devant celui des événements historiques dans la deuxième partie. Dans la première partie, l'histoire n'est qu'une toile de fond, sur laquelle se dégagent les grands événements de sa vie privée, et elle est surtout une histoire littéraire. Dans la deuxième au contraire, l'Histoire fait de Marmontel un chroniqueur qui semble commenter les événements au jour le jour, sans réussir à y inscrire sa petite histoire, et en reniant tout l'acquis des Lumières défendues dans la première partie.

Malgré son intention déclarée, ses *Mémoires* ne sont pas un texte à usage unique, et encore moins à usage interne. Il sait qu'il atteindra un autre public. Il a donc soin de se donner toujours le beau rôle. L'organisation temporelle du récit ne suit pas strictement l'ordre des événements, elle acquiert une dimension romanesque grâce à la prolepse pathétique à propos de son père¹. Les quelques souvenirs de collège de Marmontel sont tout à fait conformes à ce que nous savons du goût du siècle pour le pathétique : les larmes y sont nombreuses, vertueuses, efficaces². Victime de l'injustice du père Bis qui a voulu donner le fouet à un rhétoricien, Marmontel excite par une « harangue » de « grands mouvements d'indignation » chez ses condisciples, en usant d'un style déclamatoire³. Comme le signale la note des éditeurs, l'auteur déforme ici à son avantage cet épisode ; en fait, il aurait été renvoyé du collège de Mauriac, ce qui expliquerait mieux la décision prise par son père de le mettre en apprentissage. Le pathétique a donc bien ce rapport ambigu à la vérité, comme dans les romans, où il est toujours peu ou prou lié à une stratégie de séduction ou de persuasion qui peut aller jusqu'à déformer les faits.

Conformément aux modèles des récits de vie, l'adolescence est aussi l'âge des premières amours. On aurait tort de croire que, toute vie étant unique, tout récit de vie sera singulier. Il se voit en effet imposer des schèmes et des motifs, dans lesquels le pathétique a un rôle à jouer, comme dans le récit du premier amour⁴. Nous voyons se constituer sous nos yeux un micro-récit qui pourrait fournir le

¹ MARMONTEL (Jean-François), *Mémoires*, 1804, Mercure de France, 1999, p. 39.

² p. 40.

³ p. 47.

⁴ p. 53.

canevas d'une tragédie domestique⁵. Qui pourrait croire que Marmontel mènera à Paris une vie bien volage avant de se ranger sur le tard ? Dans la scène pathétique, il semble que la vérité compte moins que l'expression d'une vertu triomphante.

Le pathétique trouve à s'exprimer partout, en particulier dès que l'écolier prend la plume⁶ : « Je fus devant le père Bis comme Cinna devant Auguste⁷ ». Dans ce cas, Marmontel veut nous donner un *exemplum* de scène pathétique. Il semble que Marmontel rédige ses *Mémoires* avec les mêmes modèles et les mêmes références que dans ses devoirs d'écolier, comme si l'écrivain n'était jamais qu'un bon élève⁸. Au lieu de chercher à mettre en évidence ce qui fait la spécificité de l'enfance et de la jeunesse, il se montre déjà en petit adulte, capable de tirer les leçons de l'amère expérience⁹. La scène la plus pathétique est celle que provoque la mort du père. L'auteur en dramatise l'annonce, en la faisant coïncider avec la fin d'un cycle scolaire. C'est le moment d'un véritable morceau de bravoure pathétique pour Marmontel. Tout le passage convoque des modèles romanesques, dramatiques et picturaux¹⁰. Ce n'est plus *Le Fils puni* de Greuze, mais l'apothéose du fils en père retrouvé. La souffrance s'exprime en signes verbaux ou physiques qui font tableau.

Au livre VI, on retrouvera ce motif de la mort du père, non plus sous forme de scène dans un récit, mais dans un discours au style direct destiné à apitoyer l'interlocuteur, le duc de Choiseul. Tout part d'une parodie de *Cinna*, rédigée par Cury, un ami de Marmontel, forcé à quitter sa charge d'intendant des Menus-Plaisirs¹¹. Marmontel est dénoncé au duc d'Aumont, et par lui au roi, comme auteur de cette satire. Il est mis à la Bastille du 28 décembre 1759 au 7 janvier 1760 et le roi lui ôte le *Mercure*. Il ne trouve aucun soutien du côté de Mme Geoffrin dont il fréquente le salon. Dans une conversation qu'il a eue avec le duc de Choiseul pour se justifier, il cite *Nicomède* :

Le maître qui prit soin de former ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse¹².

Devant l'amusement du duc, il l'informe que son Annibal a été le malheur¹³.

On retrouve dans cette page tous les procédés du pathétique, et même de ce que Marmontel, dans ses *Eléments de littérature*, appelle le pathétique direct, c'est-à-dire celui que le locuteur, l'éprouvant lui-même, fait éprouver à son allocutaire. La thématique est la même, et annonce le mélodrame : la veuve et l'orphelin ; on retrouve aussi le procédé de l'aposiopèse qui marque une réticence pathétique, auquel Marmontel ajoute la figure éloquente de l'anaphore. Il aurait pu résumer cette scène de la mort du père, qu'il a déjà racontée dans le premier livre. Mais il préfère en donner une nouvelle version, dans un discours au style direct, dont il peut immédiatement vérifier l'effet sur son interlocuteur. Selon lui, la répétition ne vaut pas comme une annulation mais plutôt comme une augmentation du pathétique, qui doit servir sa cause auprès du duc de Choiseul. C'est là ce qui fait toute l'ambiguïté de cette page : elle a toutes les caractéristiques d'un texte adressé, en échange duquel on compte obtenir un bénéfice. Aujourd'hui, nous parlerions peut-être de fausse monnaie, de chantage et de pathos, qui serait une version péjorative de l'émotion. Au XVIIIe siècle, et pour Marmontel, le pathétique est du côté du sublime.

Le pathétique intervient également dans une prolepse du livre III, à propos de Mme de Valdec, « mère alors bienheureuse de cet infortuné de Lessart que nous avons vu égorgé à Versailles avec les autres prisonniers d'Orléans¹⁴ ». Une note s'impose: Antoine Valdec de Lessart (1741-1793) fut nommé le 30 novembre 1791 aux Affaires étrangères. A l'instigation de Brissot, l'Assemblée décréta sa mise en jugement ; il fut alors conduit à Orléans pour y être traduit devant la haute cour nationale. Le convoi qui le ramenait à Paris fut attaqué dans Versailles, et Lessart fut grièvement blessé le 9

⁵ p. 55.

⁶ p. 56.

⁷ p. 57.

⁸ p. 58.

⁹ p. 59.

¹⁰ p. 63.

¹¹ p. 210.

¹² II, 3.

¹³ p. 224.

¹⁴ p. 101.

septembre 1792 ; il mourut huit mois plus tard. Dans le récit proleptique qu'il fait de ce drame, Marmontel sacrifie plus ou moins la vérité à l'effet pathétique. En effet, sans la note, le lecteur pourrait croire que Lessart est mort lors de l'attaque du convoi de prisonniers. C'est un des seuls moments de la première partie, où Marmontel fait allusion aux événements de la Révolution. Dans l'articulation de la vie privée et de l'Histoire, il sacrifie la vérité des faits à l'effet pathétique.

Autre prolepse pathétique au livre VII, à propos de son ami Bouret : « Il était reconnu pour le plus obligeant des hommes [...] Hélas ! vous allez bientôt voir dans quel abîme de malheurs l'entraîna ce penchant aimable et funeste¹⁵ ». Il faut attendre le livre IX pour être éclairci. La mort de Louis XV, le 10 mai 1774, « cause la ruine de Bouret » qui se suicida à cause de ses dettes¹⁶, car il avait bâti pour le roi « le pavillon de Croix-Fontaine ». Le pathétique ici pourrait fournir l'occasion d'un regard critique sur les dépenses somptuaires et le goût pour le luxe qui ont conduit la monarchie à sa perte. En tant qu'historiographe de France, il assiste au sacre du nouveau roi à Reims : « Quant à ce qui m'est personnel, jamais rien ne m'a tant ému¹⁷ ». Marmontel fait cause commune avec la monarchie, comme si sa vie privée ne lui offrait rien de comparable avec cette émotion sublime du sacre. L'hyperbole semble n'être toutefois qu'une clause de style pour le lecteur qui connaît les grandes scènes pathétiques du récit de sa vie.

Au livre X, il raconte son mariage avec Mlle de Montigny, ce qui lui donne l'occasion de quelques récits pathétiques autour de la vie de famille. En mai 1779, son premier enfant meurt à la naissance. Marmontel préfère rapporter la scène au discours direct, ce qui lui donne une dimension théâtrale non négligeable dans l'effet pathétique du texte¹⁸. Marmontel se fait ici l'écho d'une douleur nouvelle. La mort d'un nouveau-né était très fréquente à l'époque, mais une nouvelle conception de l'enfant et de la famille se fait jour au XVIIIe siècle. C'est aussi un des rares passages où le temps de la narration fait irruption dans le temps du récit, en même temps que s'inscrit très clairement un destinataire évident. De manière souterraine, et dans le creux du texte, il dénonce peut-être Rousseau, qui constitue une des cibles principales de ses *Mémoires*, à tel point que l'auteur cherche à accréditer la thèse selon laquelle le citoyen de Genève se serait suicidé¹⁹. Ici le mémorialiste se fait colporteur de ragots qui discréditent son ennemi et, par comparaison, contribuent à lui conférer une vertu à la mesure des valeurs triomphantes au XVIIIe siècle. Même quand il semble gratuit, le pathétique n'est donc jamais idéologiquement neutre ; il est toujours orienté en vue d'une stratégie argumentative, ouverte ou secrète, et d'une manipulation du lecteur.

Le pathétique se rencontre enfin à l'articulation du privé et du public, ou plutôt l'événement public et historique semble réduire au silence le chroniqueur de la vie privée qui devient un témoin des événements dans toute leur horreur, comme le montre très bien la séparation dramatisée entre les deux parties des *Mémoires*. La deuxième partie sera donc à lire comme une palinodie en creux, où l'auteur de *Bélisaire*, qui a refusé de plier devant la censure de la Sorbonne, prend la défense du trône et de l'autel, et ne veut pas reconnaître dans les événements sanglants, sinon la conséquence logique, du moins la suite chronologique, des avancées idéologiques obtenues par les encyclopédistes dont il a fait l'éloge pendant toute la première partie. On pourrait voir émerger ici un pathos spécifique aux *Mémoires* sur la Révolution, car on trouverait « ces traits de sang » chez d'autres mémorialistes comme l'abbé Morellet ou Mme Campan. Ici le pathétique est mis au service d'une vision péjorative de la Révolution et d'une dénonciation idéologique de ses acteurs et de ses excès. En parlant de « nos malheurs », Marmontel se place résolument du côté de la monarchie, dont il fait une sorte d'extension de sa propre famille, car la formule, s'adressant primitivement à ses enfants, ne manque pas d'ambiguïté.

A propos de la retraite de Necker le 19 mai 1781, Marmontel fait ce commentaire où il emploie à nouveau un possessif pluriel : « Voilà de quelle source ont dérivé tous nos malheurs²⁰ ». A la fin du livre XIV, après avoir dit son aversion pour le régime démocratique, et fait porter la culpabilité de la Révolution sur l'éloquence démagogique du barreau, Marmontel décrit tous les espoirs que la

¹⁵ p. 248-249.

¹⁶ p. 319.

¹⁷ p. 320.

¹⁸ p. 333.

¹⁹ p. 338.

²⁰ p. 375.

première assemblée portait avec elle : « Mais au milieu de cet appareil de patriotisme et de concorde, le mouvement sourd qui précède les dissensions orageuses agitait déjà les esprits²¹ ». Ce récit vient dramatiser le témoignage, en essayant de retrouver l'élan pathétique d'enthousiasme qu'a suscité la réunion des Etats généraux, tout en faisant déjà peser sur la scène l'ombre funeste de la suite que Marmontel ferait presque semblant d'ignorer. Ici, le pathétique acquiert une dimension politique et idéologique : les « larmes involontaires » et unanimes sont une preuve que le monde pourrait continuer à aller comme il va, que chacun y est à sa place, puisque les sujets du roi semblent être une extension de « sa famille heureuse ». Ce « mouvement sourd », Marmontel y a en quelque sorte contribué, en prenant position pour les philosophes, et en faisant sa carrière sous leur tutelle ; mais il cherche à faire croire qu'il surgit *ex nihilo* au milieu de cette foule vertueuse et de bonne volonté. Le pathétique a aussi une dimension idéologique, comme attachement à l'ordre ancien de la monarchie, quand, au livre XV, Marmontel fait le récit de la journée du 27 juin 1789²²:

Alors ce peuple qui depuis s'est montré si féroce, et qui était encore bon (j'aime à le répéter), saisit l'instant de payer à la reine ses sentiments d'épouse par un bonheur de mère. Il lui demande à voir son fils, il demande à voir le dauphin. Ce précieux et faible enfant, porté dans les bras de la reine, est présenté par l'amour maternel à la tendresse nationale.

Cette scène très célèbre est racontée au présent de narration, ce qui la met à volonté sous les yeux du lecteur qui en devient un nouveau spectateur, et que Marmontel semble vouloir inclure dans cette foule bienveillante. Une fois encore, les larmes ont une signification politique et idéologique. Le peuple est magnifié, alors que Marmontel saura ailleurs critiquer sa versatilité et son incapacité à se gouverner. Il continue à le percevoir comme une assemblée de sujets sans comprendre que, comme Tiers-Etat, il est aussi devenu une force politique. La France apparaît comme une grande famille, gouvernée elle-même par une famille vertueuse. Marmontel veut accréditer l'image idyllique d'une osmose bienveillante entre la monarchie et ses sujets, sans prendre en compte l'importance de l'opinion publique, qui est devenue une force politique nouvelle qu'il a contribué à faire naître. N'est-ce pas en effet en s'appuyant sur elle qu'il a résisté à la censure de la Sorbonne qui voulait lui faire modifier les chapitre XV de *Bélisaire*, comme il le raconte au livre VIII ?²³

Lui qui connaît la force malléable de l'opinion publique, il semble considérer qu'elle s'est évaporée depuis que la liberté n'est plus un combat de philosophes, mais, comme le bonheur selon Saint-Just, une « idée neuve » qui déplace les foules et les fait agir. C'est toute l'ascension sociale de Marmontel qui se trouve ici mise à nu dans ses contradictions et ses compromissions. Jeune homme pauvre, il a utilisé l'Eglise comme un moteur de promotion sociale, avant de voir s'ouvrir devant lui la carrière des Belles-Lettres, sous la protection de Voltaire²⁴.

Quand il raconte « le meurtre de Berthier » et celui de Foulon son beau-père, le peuple est devenu « la populace, ivre de sang ». Il cède ensuite la parole à Tollendal, au discours direct, ce qui confère au texte plus de pathétique²⁵, non sans ambiguïté. Les orphelins de père ne constituent plus une communauté vertueuse. Le débat qui a traversé tout le siècle, entre la raison et le sentiment, s'est durci et se résout dans le sang. On peut être endeuillé et « sanguinaire », porter des « marques lugubres » et être d'une « insensibilité barbare ». La lisibilité des signes s'est brouillée. L'émotion est réversible, les codes du pathétique aussi. Dans l'horreur de Marmontel quand il délègue un autre narrateur à l'intérieur de son récit, on peut lire la difficulté, pour un disciple des Lumières, d'assumer leur héritage. C'est ce qui donne à la deuxième partie de ces *Mémoires* leur aspect chaotique. Le seul ordre maintenu est celui de la chronologie. L'auteur se fait sismographe de l'événement révolutionnaire, par rapport auquel il ne peut prendre aucune distance. Le pathétique informe le récit de la journée du 5 octobre 1789 : « Je ne décrirai point la brutalité de cette populace [...] [mes enfants] verront cette reine éperdue et tremblante pour le roi et pour ses enfants²⁶ ». Le texte s'ouvre par une prétéition. Puis il a recours à l'hypotypose. Les codes restent les mêmes pour les récits fictifs et le récit d'événements historiques.

²¹ p. 416.

²² p. 425.

²³ p. 280-283.

²⁴ p. 82.

²⁵ p. 458-459.

²⁶ p. 463.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Marmontel, célèbre au XVIII^e siècle, pour ses succès de dramaturge et de romancier, n'est passé à la postérité que grâce à ses *Mémoires*, qui nous font côtoyer toute l'intelligentsia des Lumières et par ses *Eléments de littérature*. Il échappe à l'oubli parce qu'il a été capable de mettre ses capacités d'écrivain au service d'une réalité historique qui dépasse largement la fiction et où la possibilité même de raconter et de témoigner se trouve mise en question. Par-delà ses enfants, inscrits comme destinataires immédiats dès le titre, Marmontel semble viser la postérité, pour laquelle il cherche toujours à se donner le beau rôle. On pourrait également émettre l'hypothèse d'un texte auto-destiné, dans une entreprise de légitimation et de justification d'une vie au service des Lumières, qui ne veut pas reconnaître Révolution française comme un de ses héritages, dans un mouvement où la chronologie impose cependant sa logique.